



Concurrences victimaires

Intégration et désintégration communautaire dans *Zimmer* d'Olivier Benyahya et *Burn out* de Mehdi Meklat et Badoudine Saïd Abdallah¹

José Domingues de ALMEIDA

FLUP – ILCML – APEF

jalmeida@letras.up.pt

Les deux romans que nous retiendrons ici ont ceci en commun qu'ils illustrent, par des points de vue communautaires et historiques différents, des visages assez problématiques de la société française contemporaine. En effet, ces deux récits sont le produit de deux jeunes générations d'écriture issues des communautés à revendication identitaire dans le contexte hexagonal de ce début du XXI^e siècle. Or, comme le suggère François Durpaire,

ce concept de 'communauté' mérite (...) d'être précisé. L'idée de 'communauté' ne se réfère pas à une réalité objective, innée ou biologique. Construire des communautés a été au cours de l'histoire un moyen de revendication politique (...). C'est un construit social, une ressource mobilisée par un groupe particulier » (Durpaire, 2002: 37).

D'une part, attardons-nous sur l'écrivain juif français formé en droit, très actif sur les réseaux sociaux, Olivier Benyahya dont le premier roman bref, *Zimmer*, n'est pas passé inaperçu dans la critique. Le *Nouvel Observateur* se voulait péremptoire à sa parution : « Si la force d'un livre se mesure au malaise qu'il provoque, alors *Zimmer* est un petit chef-d'œuvre de férocité, de mauvais goût, de douleur et d'humour glaçant »², tandis que

¹ Cet article est financé par les fonds FEDER du Programme d'Exploitation des Facteurs de Compétitivité – COMPETE (POCI-01-0145-FEDER-007339) et par les fonds nationaux de la FCT – Fondation pour la science et la technologie, dans le cadre du projet stratégique « UID/ELT/00500/2013 ».

² <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 01-02-2019].



Télérama le caractérisait comme : « un premier roman qui bouscule la littérature en érigeant la férocité en grand art... Dès les premières lignes, sèches, tranchantes, agressives, Olivier Benyahya captive et dérange »³. En tous cas, nous voilà devant « un livre 'dérangeant', 'irritant', qui 'fait éclater les préjugés' »⁴. Au premier abord, ce style n'est pas sans évoquer Michel Houellebecq dans sa démarche pour secouer la bien-pensance et contrarier le politiquement correct dans le fait littéraire (Almeida, 2011) tant il est vrai que certains passages rappellent la plume de l'auteur de *Soumission* (Houellebecq, 2015), notamment par le recours à ce que Jean-François Patricola désigne par la « rhétorique de l'assimilation, de la capillarité et de l'insinuation, de la juxtaposition, qu'elle soit directe ou indirecte, par des figures stylistiques identifiables » (Patricola, 2005: 264). Ce critique en dégage deux, qu'il considère récurrentes, et qui permettent à l'écrivain l'extravagance caricaturale dans l'élaboration du personnage, à savoir l'épiphraise qui « agit comme une parenthèse, une didascalie dans le récit » (*ibidem*) et la parataxe, comme procédé systématique de simplification des choses ou des théories, c'est-à-dire comme évitement de la complexité : « Éric estime que les choses sont en train de changer en France. En mal. Le fils d'un de ses amis a eu des problèmes à l'école avec une bande de petits Arabes (...). La France compte quatre ou cinq millions d'Arabes. Six cent mille juifs » (Benyahya, 2010: 46).

Par ailleurs, nous prendrons en compte aussi le roman *Burn out* (2015), écrit à deux mains par deux jeunes blogueurs issus des quartiers à risque et de deux communautés différentes : arabe et noire, Mehi Meklat et Badrouline Saïd Abdallah. Ce roman, dont le titre allie par un anglicisme, la dépression et le feu, bien visible sur la brûlure de la couverture (Meklat & Saïd Abdallah, 2015: 13-14), inspiré par un fait divers (l'immolation de Djamal Chaar le 13 février 2013 devant l'agence Pôle Emploi de Nantes Est à la suite d'un refus administratif de satisfaction de son dossier de chômeur), a lui aussi fait l'objet d'une attention de la critique. On y salue le

³ <http://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php>

⁴ <http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html>



style de kids : simple, féroce, musical⁵, mais aussi « un roman sombre »⁶, parfois dans un style scandé très proche du slam (*idem*: 11, 15).

Revenons à *Zimmer*. C'est un exemple concret de l'émergence de l'expression fictionnelle juive indirectement redevable au récit post-mémoriel (Hirsch, 2008) de l'Holocauste, mais qui s'y réfère quand même par le biais de repères historiques et culturels facilement identifiables qui revisitent le trauma de la Shoah enduré par leurs aïeux : déportations, morts en masse et résistance. Dans *La Mémoire saturée*, Régine Robin définit la post-mémoire comme la « transmission de traumatismes de la guerre ou du génocide par ceux qui n'ont pas connu la guerre ou qui étaient trop jeunes pour comprendre la gravité des événements » (Robin, 2003: 322), c'est-à-dire, comme le précise Stéphanie Bellemare-Page, que

(...) le concept de post-mémoire évoque plus particulièrement la démarche créatrice des enfants de victimes de la Shoah qui, par l'entremise de l'art ou de l'écriture, parviennent aujourd'hui à exprimer, à leur manière, leur souvenir des récits que leur ont fait leurs parents (2006: 50) ;

cette mémoire qualifiée d'« indirecte » ne pouvant se constituer que dans une dimension imaginaire⁷. Dans le cas d'Olivier Benyahya, nous n'avons pas affaire à ce que Marianne Hirsch nomme « la postmémoire familiale », mais plutôt une « postmémoire affiliative »⁸, non éprouvée par un descendant direct du traumatisme passé.

En fait, Bernard Zimmer est rattrapé par son passé et par de vieux démons, lui qui « (...) ne veu[t] que l'Oubli » (Benyahya, 2010: 11) et qui regrette « (...) de ne pas avoir conservé [s]on étoile jaune. C'est ce que j'appelle de la poésie... Une étoile jaune » (*ibidem*). Zimmer a conservé sa posture fière, son « reste d'Auschwitz » qui le fait se tenir « la tête haute » (*idem*: 18) comme les déportés juifs se tenaient dans les camps de

⁵ <https://culturebox.francetvinfo.fr/livres/la-rentree-litteraire-2015/avec-burn-out-les-kids-passent-au-roman-noir-et-style-227445>

⁶ *Ibidem*.

⁷ <http://www.ciremm.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf>

⁸ *Ibidem*.

concentration pour ne pas fléchir devant l'opprobre qu'on leur infligeait : « Parce qu'on savait s'amuser à l'époque. 'Arbeit macht frei' ! » (*idem*: 19), une contenance qu'il regrette de ne pas voir dans la communauté noire : « Pas de justifications, rien. Son problème, à mon Noir, c'est qu'il ne marche pas la tête haute. Ça le titille encore, la peur d'être mal vu, le regard du Blanc » (*idem*: 18). Zimmer renchérit un peu plus loin :

Je lui [au Noir] ferais comprendre qu'il faut marcher la tête haute. Marcher la tête haute, je l'ai déjà dit, je le dirai jusqu'à ce qu'on me mette en terre. Affirmer ses convictions. Sinon on finit comme mon macaque, le cul entre deux chaises. Réduit à faire le Juif. Peut-on souhaiter pire sort à quelqu'un ? (*idem*: 19).

En effet, le souvenir collectif des déportés et gazés poursuit encore ce Juif parisien d'aujourd'hui, tandis qu'il se convertit pour les générations juives ultérieures – mais jusqu'à quand (Skowronek, 2015: 10-18) – en « postmémoire » fondée sur des documents et des témoignages : « Voilà pourquoi on nous trouve bruyants : chaque corps abrite deux voix [si on compte le goy] (en plus de celles des six millions) » (Benyahya, 2010: 22).

La critique l'a bien saisi : l'héritage communautaire juif demeure prégnant chez Olivier Benyahya, selon qui *Zimmer* aurait été écrit « (...) au son de la Radical Jewish Culture, la musique incarnée entre autres par John Zorn, cette chasse au trésor à l'intérieur de la tradition, pour créer avec elle une relation vivante »⁹. D'ailleurs, l'humour grinçant juif – encore bien vivant à côté de l'humour black ou beur dans les monologues comiques (*stand-up comedy*) – se dégage subtilement de ce roman foncièrement communautaire et urbain : « Notre humour est une valeur sûre. Plaise au ciel qu'ils continuent à nous trouver drôles longtemps, parce qu'on ne sait jamais à quoi s'attendre quand ils se mettent à nous trouver très amusants » (*idem*: 32).

Aussi *Zimmer* s'avère-t-il un roman communautaire où un vieux Juif parisien raciste et misanthrope, maladivement marqué par son passage

⁹ <http://www.babelio.com/auteur/Olivier-Benyahya/102390>

traumatique dans les camps, se met à assassiner des Arabes après avoir entendu « Mort aux juifs ! » (*idem*: 15-16) lors d'une manifestation pro-palestinienne, croyant ainsi « (...) remettre un peu d'ordre dans ce monde » (*idem*: 14). Ce transfert vindicatif compensatoire chez ce Juif de quatre-vingt-deux ans rescapé de la Shoah est, selon lui, légitimé par les circonstances victimaires atténuantes de sa déportation :

Je suis rentré d'Auschwitz le 11 avril 1945. Je fêterai demain mes quatre-vingt-deux ans. D'un point de vue strictement juif, je n'ai jamais été plus détendu qu'après Auschwitz. S'appeler Zimmer et habiter Paris après avoir été déporté là-bas, c'était quelque chose dont on ne mesure pas la portée. Ça vous avait des parfums de sainteté (*idem*: 7).

Aussi, est-ce en survivant de l'Holocauste qu'il assassine des Arabes, qu'il règle ses comptes avec les Noirs et qu'il s'en prend aux Juifs qui fuient la France pour les États-Unis, et surtout Israël, un phénomène qui ouvre un débat communautaire d'actualité dans les banlieues (Gozlan, 2017: 14-16) : « À ce jour, j'ai tué trois hommes. Tous des Arabes. Des types à qui je n'avais jamais parlé. Je crois que le prochain sera un Noir. Ils l'ouvrent moins que les Arabes, mais je ne suis pas convaincu qu'ils vaillent mieux » (Benyahya, 2010: 17). Or la rivalité et l'argumentaire victimaires – au centre des réflexions du personnage Zimmer – sont ceux qui enveniment le débat identitaire des visages multiples de la France contemporaine.

Dans *Qu'est-ce que la France ?* – paru dans la foulée des questionnements identitaires de la France sarkozienne –, notamment dans un chapitre intitulé « Y a-t-il une question noire en France ? », Alain Finkielkraut émettait l'hypothèse « d'une violente envie de Shoah et une inquiétante rivalité mimétique avec les Juifs (...). Pour le dire très brutalement, on veut avoir leur peau pour avoir ce qu'on croit être leur place » (Finkielkraut, 2007: 26). Pour sa part, Stephen Smith dira que : « (...) la concurrence viciminaire, elle est établie partout » (*idem*: 27), ce qui fait dire à Françoise Vergès que « comme le travail de réflexion [sur tous les crimes contre l'humanité] n'a pas été fait, le seul modèle à s'être présenté



est celui de la Shoah, et tout le monde s'est engouffré là-dedans » (*idem*: 28).

Aussi les rivalités discursives victimaires des différentes communautés en présence actuellement sur l'Hexagone (juive, arabe et noire) constituent-elles la subtile toile de fond du récit. Zimmer se prévaut de l'intégration réussie juive en France, une communauté sans problème et sans intégrisme, l'exemple même d'adhésion aux valeurs de la République, et qui ne fait pas parler d'elle, contrairement à d'autres :

Pas d'histoire de voile, pas d'attentats, nos gamins ne brûlent pas de voitures, nos impôts font tourner le système. Ils [les politiques français] savent que nous parlons la même langue, que nous entendons les mots de la raison. Mais ils sont forcés de composer [entendez par là la soumission au lobby arabe et à la bien-pensance] (Benyahya, 2010: 46).

Or cette intégration communautaire exemplaire détonne dans le contexte des autres communautés françaises en mal d'intégration et d'assimilation. À cet égard, Alain Finkielkraut rejoint Zimmer quand il signale de façon polémique que ces autres communautés voient dans la République non « (...) une patrie mais un État protecteur, une compagnie d'assurances » (2007: 87). Et d'expliquer ces revendications communautaristes par l'expression de

(...) la même obsession des jouissances matérielles (...). Et c'est leur frustration qui débouche aujourd'hui sur une rage destructrice. Celle-ci se réclame de l'islam et de sa lutte contre le postcolonialisme, mais elle est avant tout insatiablement consumériste et relève, en ce sens, d'un occidentalisme échevelé (*idem*: 89).

De fait, Zimmer lit les heurts communautaristes comme une mise en scène victimaire mimétique de la Shoah, comme un désir latent de Shoah de la part de la communauté arabe : « Qu'ils restent chez eux à baiser ou à s'occuper de leurs gosses. Que les Palestiniens aillent crever. Ils veulent un génocide, c'est ça ? Ils veulent un Holocauste à eux ? Qu'ils aillent crever » (Benyahya, 2010: 11). De même, pour la « question noire en France »,



Stephen Smith et Françoise Vergès soulignent le fait significatif que cette communauté ne soit pas parvenue au statut victimaire conféré par la Shoah (Finkielkraut, 2007: 27-28).

À cet égard, il n'est pas sans intérêt de remarquer que d'autres communautés immigrées ont éprouvé le besoin de déclarer haut et fort qu'elles ne voulaient pas voir leur bon comportement social et leur intégration réussie récupérés par ceux qui diabolisent l'inadaptation de certaines communautés au sein de la République. C'est le cas de la communauté immigrée portugaise des années soixante justement, celle des bidonvilles de Champigny, dont l'instrumentalisation de l'intégration – parfois assumée par les Portugais en France eux-mêmes – représente une dangereuse et inacceptable dérive axée dans l'affinité ethnique et culturelle¹⁰.

Pascal Blanchard prend part à ce débat sur l'identité nationale suscité dans le quinquennat sarkozien pour rappeler qu'il en cache un autre :

(...) sur le passé colonial de la France et ses héritages aujourd'hui (immigration, connaissance de cette histoire, guerre des mémoires, pseudo-repentance...). La question n'est pas *Qu'est-ce qu'être français ?*, mais bien la place de la citoyenneté de ceux que l'on désigne comme des « minorités visibles » et qui sont les héritiers de ce passé colonial (les *indigènes* d'hier peuvent-ils être des *citoyens* aujourd'hui ?) (Blanchard, 2010: 125),

ce qui implique que l'on envisage pour la France contemporaine des identités plurielles « fondée[s] sur l'histoire » (*idem*: 133). Pour sa part, Sabine Choquet apporte une approche différente du débat dans ses prémisses mêmes. Selon elle, l'identité nationale repose sur la conscience des individus, sur leur identification à une nation qu'ils se représentent par le biais de symboles et de mythes. Ce passage de l'identité à l'identification ouvre la porte à une réconciliation potentielle entre identité et diversité,

¹⁰http://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/bidonville-de-champigny-nous-nous-opposons-a-l-instrumentalisation-de-notre-histoire-et-de-nos-memoires_5239454_3232.html

entre identité nationale et l'esprit ou vécu communautaire (Choquet, 2015: 70).

Or le roman *Burn out* écrit au sein de ces deux communautés s'avère à cet égard ambivalent puisqu'il pointe un malaise communautaire d'intégration, mais en rendant hommage à un travailleur immigré algérien sans problème et civiquement exemplaire. Le fonctionnaire de Pôle Emploi ne témoigne-t-il pas que « Lui, c'était le genre pas du tout fait pour être au chômage » (Meklat & Saïd Abdallah, 2015: 132), alors que la belle-sœur rappelle qu'« [i]l appartient à la France qui se lève tôt » (*idem*: 78), quelqu'un qui s'intègre par le travail, en somme.

Burn out est construit à partir d'une histoire vraie, d'un fait divers : l'immolation de Djamal Chaar. Mais « Que sait-on de cet homme ? Jamel est un Algérien en situation régulière dans la quarantaine. Il était intérimaire depuis cinq ans. Travailleur, il acceptait toutes les missions (...)» (*idem*: 15). Les deux jeunes ont donc mis en fiction les dessous de cette affaire et conféré une épaisseur humaine, affective et biographique à un simple individu statistique issu de l'immigration.

En recourant au roman choral, qui plus est circulaire, les auteurs donnent vie et parole à des témoins du parcours de Djamal, dont on sait peu de chose, si ce n'est le drame et le visage aux yeux bleus, ces mêmes yeux inhabituellement arabes (*idem*: 34, 38, 46, 61, 80, 87, 104) et dont tout le monde se souvient au point d'en devenir une caractéristique incontournable. Ce faisant, ils leur font porter un *regard* croisé inattendu, mais aigu sur nos réalités de part et d'autre de la Méditerranée.

Dès lors, Djamal Chaar prend la parole, mais tout son entourage avec lui : sa femme française, sa mère, son cousin et ses amis qu'il a laissés en Algérie, mais aussi les islamistes qui l'ont torturé parce qu'il était clown dans son pays, ce que la logique intégriste binaire et simpliste ne peut souffrir : « Les clowns, c'est comme les juifs, des traîtres. Ils méritent de partir. Et ne venez pas me dire que ce sont les meilleurs qui partent en premier. De toute manière, si on est là, c'est pour les crever, un par un. On a raison. Et ils ont tort » (*idem*: 41).

La convocation d'autant de voix implique le recours chaotique à plusieurs registres discursifs. Le roman commence avec l'information du

drame transmise sur BTMTV et se termine sur le même registre journalistique où la banalité des drames humains se perd au milieu des flux informationnels (*idem*: 15), alors que le registre administratif s'impose aussi pour rappeler le vif du sujet : « En application du règlement de l'assurance chômage, vous devriez notamment justifier d'au moins 610 heures de travail au cours des 28 mois précédant la fin de votre dernier contrat de travail pour pouvoir prétendre aux allocations de chômage » (*idem*: 110).

Mais il y a aussi les douaniers et le personnel de Pôle Emploi : agents, psychologues, chargés de clientèle, mais également le ministre du travail en personne, à l'époque un certain Michel Sapin, que les auteurs montrent sous un jour éminemment cynique : « Heureusement pour moi, les chômeurs ne sont pas comme les fonctionnaires qui font grève pour un oui ou pour un non » (*idem*: 113). Nous voilà devant le portrait choral d'un homme autant que celui d'une société¹¹.

Djamal, un homme affable, amoureux, gai (il serait devenu clown pour compenser l'absence d'un père violent (*idem*: 19-20)) et courageux quitte l'Algérie pour Paris pour rejoindre Nicole, une infirmière (*idem*: 29) rencontrée sur un site de rencontres dont les messages insignifiants échangés scandent le roman (*idem*: 28, 36, 45, 59) : « Et puis, elle m'a dit, bon, bah voilà Jacqueline, j'ai trouvé un type, un Arabe, il habite en Algérie. Mais attends, tu l'as trouvé où celui-là. Bah sur internet, elle a fait en rougissant » (*idem*: 123).

Mais comme le cirque ne permet pas de survivre (*idem*: 86), arrivé en France, Djamal acceptera tous les boulots. Et tout d'abord, celui de découpeur dans un abattoir, ce qui évoquera chez lui le souvenir traumatique de son premier aïd (*idem*: 83). Ensuite, il travaillera dur dans la sidérurgie, avant le licenciement et le refus des allocations de chômage qui le conduiront au drame.

En contrepoint, Mehdi Meklat et Badrouline Saïd Abdallah – qui avaient déjà fait parler d'eux avec le documentaire « Quand il a fallu partir »

¹¹ <https://www.humanite.fr/un-roman-social-sur-un-chomeur-immole-587230>

¹² – donnent la parole chorale à plusieurs acteurs sociaux et familiaux qui ont connu, côtoyé ou simplement croisé Djamal – le parfait étranger : « Je suis mon étranger » (*idem*: 13) –, ce qui permet de dégager des discours communautaires, et surtout de brosser un portrait multifocal de la société française contemporaine.

Si, au passage de Djamal, l'agent des douanes prétend avoir déclaré : « Je lui ai dit, je vous souhaite un agréable séjour en France » (*idem*: 47), le demi-frère, lui, craint fort que cet immigré, clown de surcroît, ne devienne « le nouvel Algérien à la mode en France. Un autre Smaïn » (*idem*: 53), un alibi social pour faire rire la France à partir de l'humour et l'autodénigrement arabes.

Par ailleurs, il est rappelé que l'intégration est possible, et que les générations précédentes (celles des oncles), furent respectueuses des us et coutumes locales, mais à quel prix : « (...) même si personne ne te respecte, sois fort dans les moments seuls, accroche-toi à ta vie, paie tes impôts, ne fais pas de remarque, travaille à la chaîne s'il le faut, mange ce qu'on te donne, dis que tu aimes, même si tu n'aimes pas, baisse la tête, baisse les yeux... » (*idem* : 23) !

Le conseil de cette mère, cliente du Taxiphone d'Ahmed, en Algérie, met un bémol à cette posture d'un autre âge : « Elle appelle la France, toujours. Son fils d'abord. Et sa fille, ensuite. Elle répète la même chose aux deux, tout le temps, faut tenir, faut pas les laisser gagner, vous aussi, vous avez le droit à la victoire (...) » (*idem*: 32) ; « La France, c'est vraiment un refuge de merdeux. Si ceux qui partent pouvaient le comprendre plus tôt, on aurait arrêté d'y aller il y a longtemps... » (*idem*: 33).

Mais le roman choral donne aussi la voix aux Blancs, à cette France des Français dits de souche, qui votent souvent Front National et insistent sur une lecture nationaliste du droit du sol, et qui observent avec suspicion ces arrivages d'étrangers, des gens qu'ils classent vite dans les clichés : « Les Noirs et les Arabes. Lorsque je vais à Paris, je les vois souvent. Il y a ceux qui nettoient et ceux qui surveillent. Et il y en a même qui portent des costumes avec une mallette, comme des chefs. Ils prennent notre travail

¹² <https://www.arte.tv/fr/videos/056786-000-A/quand-il-a-fallu-partir/>



(...). On court à notre propre mort à cause d'eux. Les Noirs et les Arabes » (*idem*: 49). Car, « Il est si beau mon pays, si grand. Je suis ici chez moi (...), la terre de mon père et de son père » (*idem*: 50), et qu'« [i]nsulter la France, c'est vouloir la quitter » (*ibidem*). Les vieux démons et fantômes sont là, latents, qui ne demandent qu'à s'éveiller : « Si j'avais le pouvoir de le faire, je le ferais. Pour lui et pour tous les autres. Les Noirs et les Arabes » (*idem*: 51). L'employeur cautionnera également ces préjugés :

Nous, les Blancs, tu nous fais faire ça, au bout de deux jours, on te pleurniche dans les pattes. Les trente-cinq heures, mon cul. Les Arabes résistent à la douleur. Ils ont cette faculté-là. Les autres, faut les voir, c'est trop dur, vous exploitez les gens, et vas-y que je te fais une grève, vous payez pas assez, on a aucun avantage...Au moins, je suis sûr que les Arabes, eux, ils n'ouvriront pas leurs gueules. Ils s'exécutent (*idem*: 88).

À ce chauvinisme et ce racisme endémiques, le témoignage de Nicole, la veuve de Djamal, oppose l'intégration naturelle des nouvelles générations issues de ces communautés : « Et puis on a beau, nous les Français, les détester ou les chasser, ils seront toujours là, à vivre avec nous. Les Marine ont beau s'emballer, ils sont français au même titre qu'eux, que tout le monde » (*idem*: 124). Dans un programme radio, une auditrice relaie cette opinion qui regrette l'adhésion des jeunes générations à l'islamisme :

La France a créé ses propres ombres. Des gars qui deviennent fidèles aux forces obscures, parce qu'on n'a pas su les emmener vers la vie, alors ils sont allés vers la mort. Les enfants perdus, ce sont sûrement ceux qu'on a oubliés sur la route. À qui on n'a pas su montrer le chemin (*idem*: 95-96).

D'autant plus que les poncifs ont la vie dure. De l'autre côté de la Méditerranée, la mère de Djamal les nourrit aussi, qui redoute la perte identitaire et qui avertit ceux qui partent sur leur méprise quant à la réalité hexagonale contemporaine : « J'entends sa voix d'homme, teintée de secrets et d'ironie. Surtout quand il me dit que la France, vraiment, c'est le plus beau pays du monde. Que Paris, oh, Paris, la ville de l'amour, que c'est



beau. Il me raconte la dureté sans me la dire » (*idem*: 97), alors qu'elle prend pour acquis que

Les Français n'ont vraiment que ça à faire, perdre leur temps à crier dans la rue. Je les vois toujours au journal. Ils s'énervent, ils ne sont pas contents, ils réclament des choses qu'ils n'auront jamais. Je lui dis, surtout, ne traîne pas dans les manifestations, la police t'arrêtera et tu finiras en prison. Il me dit, j'y suis déjà (*idem*: 98).

Aussi, si les deux romans retenus ici pour décrypter certains visages actuels de la France renouent avec ce réel et ce référent social que l'on présente souvent comme l'une des caractéristiques majeures de la fiction narrative contemporaine en français (Viart & Vercier, 2005: 207-227), c'est surtout par le prisme communautaire (*idem*: 326-335) et social, c'est-à-dire en posant « l'enjeu social de l'écriture » (*idem*: 240), fût-ce à partir d'un simple fait divers (*idem*: 228-244).

Bibliographie

ALMEIDA, José Domingues de (2011). « La face (in)correcte du littéraire. Quelques considérations en guise d'avertissement », *Carnets*, n° spécial printemps-été, *La littérature face au « politiquement correct » : notions, pratiques et dérives*, pp. 11-17.

BELLEMARE-PAGE, Stéphanie (2006). « La littérature au temps de la post-mémoire : écriture et résilience chez Andreï Makine ». *Études littéraires*, vol. 38, n° 1, pp. 49-56.

BENYAHYA, Olivier (2010). *Zimmer*. Paris: Allia.

BLANCHARD, Pascal (2010). « L'identité, l'historien et le passé colonial : le trio impossible ? », *Je suis un autre : Pour une identité-monde* M. Le Bris & J. Rouaud (dir.), pp. 123-138.

CHOQUET, Sabine (2015). *Identité nationale et multiculturalisme. Deux notions antagonistes ?*. Paris: Classiques Garnier, coll. « Littérature, histoire, politique ».



DURPAIRE, François (2002). *Enseignement de l'histoire et diversité culturelle*. « Nos ancêtres ne sont pas les Gaulois ». Paris: Hachette.

FINKIELKRAUT, Alain (2007). *Qu'est-ce que la France ?*. Paris: Stock / Panama.

GOZLAN, Martine (2017). « La France malade de l'antisémitisme », *Marianne*, n° 1078, pp. 14-21.

HIRSCH, Marianne (2008). « The generation of postmemory », *Poetics Today*, vol. 29, n° 1, pp. 103-128.

HOUELLEBECQ, Michel (2015). *Soumission*. Paris: Flammarion.

MEKLAT, Mehdi & SAÏD ABDALLAH, Badrouline (2015). *Burn out*. Paris: Seuil, coll. « Points ».

PATRICOLA, Jean-François (2005). *Michel Houellebecq ou la provocation permanente*. Paris: Écriture.

ROBIN, Régine (2003). *La Mémoire saturée*. Paris: Stock.

SKOWRONEK, Nathalie (2015). *La Shoah de Monsieur Durand*. Paris: Gallimard.

VIART, Dominique / VERCIER, Bruno (2005). *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris: Bordas.

Sitographie

<http://www.telerama.fr/livres/zimmer,59483.php> [consulté le 01/02/2019].

<http://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20101109.BIB5912/olivier-benyahya.html> [consulté le 01/02/2019].

<https://culturebox.francetvinfo.fr/livres/la-rentree-litteraire-2015/avec-burn-out-les-kids-passent-au-roman-noir-et-style-227445> [consulté le 01/02/2019].

<http://www.ciremm.org/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-ArtAbsPostmemoire-72dpi.pdf> [consulté le 01/02/2019]

<http://www.babelio.com/auteur/Olivier-Benyahya/102390> [consulté le 01/02/2019].

http://www.lemonde.fr/idees/article/2018/01/09/bidonville-de-champigny-nous-nous-opposons-a-l-instrumentalisation-de-notre-histoire-et-de-nos-memoires_5239454_3232.html [consulté le 01/02/2019].



<https://www.humanite.fr/un-roman-social-sur-un-chomeur-immole-587230> [consulté le 01/02/2019].

<https://www.arte.tv/fr/videos/056786-000-A/quand-il-a-fallu-partir/> [consulté le 01/02/2019].